

Lecture africaine de la parabole des mines (Lc 19, 11-28)

Uma leitura africana da parábola das minas (Lc 19, 11-28)

An African reading of the parable of the mines (Lk 19, 11-28)

Paulin Poucouta *

Résumé

En Afrique, la parabole matthéenne des talents ((Mt 25, 14-30) est souvent utilisée dans la prédication et les textes du Magistère. Par contre, la parabole lucanienne des mines ((Lc 19, 11-28) est moins bien connue. D'après l'évangéliste, Jésus la prononce avant d'entrer à Jérusalem pour sa passion, sa résurrection et son ascension. Mais que dit-elle de particulier sur Jésus et le royaume ? Comment la lire en contexte africain ? Pour répondre à ces interrogations, nous utiliserons de manière complémentaire les approches synchronique, diachronique et contextuelle. Nous le ferons en quatre moments. Nous commencerons par l'étude synchronique, présentant la parabole en elle-même. Ensuite, nous passerons à l'étude diachronique, avant de relever quelques accents théologiques de la parabole et d'en proposer des lectures contextuelles. N'est-ce pas une parabole qui ose provoquer à l'inventivité ?

Mots-Clés: Luc. Parabole. Mines. Exegese. Inventivité.

Resumo

Em África, a parábola mateana dos talentos (Mt 25, 14-30) é frequentemente utilizada na pregação e nos textos do Magistério. Por outro lado, a parábola lucana das minas (Lc 19,11-28) é menos conhecida. Segundo o evangelista, Jesus disse-a antes de entrar em Jerusalém para a sua paixão, ressurreição e ascensão. Mas o que é que ela diz em particular sobre Jesus e o Reino? Como pode ser lido num contexto africano? Para responder a estas perguntas, utilizaremos abordagens complementares sincrónicas, diacrónicas e contextuais. Fá-lo-emos em quatro fases. Começamos com um estudo sincrónico, apresentando a parábola propriamente dita. Passaremos depois a um estudo diacrónico, antes de sublinharmos algumas das ênfases teológicas da parábola e de propormos algumas leituras contextuais. Não será uma parábola que nos provoca a ousar ser inventivos?

Palavras-chave: Lucas. Parábola. Minas. Exegese. Inventividade.

Abstract

In Africa, the Matthaean parable of the talents (Mt 25:14-30) is often used in preaching and in Magisterial texts. On the other hand, the Lucan parable of the mines (Lk 19, 11-28) is less well known. According to the evangelist, Jesus spoke it before entering Jerusalem for his passion, resurrection and ascension. But what does it say in particular about Jesus and the kingdom? How can it be read in an African context? To answer these questions, we will use complementary synchronic, diachronic and contextual approaches. We will do this in four stages. We begin with a synchronic study, presenting the parable itself. We will then move on to a diachronic study, before highlighting some of the theological emphases of the parable and proposing some contextual readings. Is it not a parable that provokes us to dare to be inventive?

Keywords: Luke. Parable. Mines. Exegesis. Inventiveness.

Artigo submetido em 10 de maio de 2021 e aprovado em 23 de junho de 2024.

* Docteur en théologie biblique de l'Institut Catholique de Paris et docteur en histoire des religions de la Sorbonne. Professeur émérite l'Université Catholique d'Afrique Centrale au Cameroun. Pays d'origine: Congo. ORCID : 0000-0002-1477-1469. Adresse électronique: ppoucouta@gmail.com.

Introduction

Dans l'Afrique traditionnelle, les choses importantes, celles qui engagent le présent et l'avenir, se disent en langage imagé, à travers des proverbes ou des contes. De même, dans les évangiles synoptiques, Jésus enseigne souvent en paraboles pour dire le mystère, la perspective autre du royaume du Père, qu'il est venu annoncer et inaugurer.

Nous intéressons ici à la parabole des mines que nous rapporte l'évangéliste Luc ou un de ses disciples (Marguerat, 2008, p. 118-119). Jésus la prononce avant d'entrer à Jérusalem, où il vivra sa passion, sa mort, sa résurrection et son ascension (Lc 19, 11-28). Quand on connaît l'importance théologique de la ville sainte dans l'Ancien Testament et le troisième évangile (Vesco, 1988), on devine la particularité de cette parabole. Mais que dit-elle du royaume et de Jésus ? Comment la lire en contexte africain, cette parabole qui ose provoquer à l'inventivité ?

Pour les Nouveaux Mouvements Religieux africains d'origine chrétienne, la Bible apparaît dans un premier temps comme un instrument d'aliénation et de soumission. Mais bien vite, les Africains se l'approprient. Elle devient alors une arme de combat et de révolte contre les militaires, les marchands et les missionnaires censés incarner la colonisation. Pour cela, ces mouvements rejettent les méthodes critiques qui seraient destinées à édulcorer la Parole et à lui ôter toute sa force subversive et libératrice. Aujourd'hui aussi, de nombreux chrétiens font de la Bible une lecture fondamentaliste censée préserver la radicalité des exigences de la Parole de Dieu.

Or toute bonne lecture chrétienne des Écritures exclut le fondamentalisme qui est négation « de l'étroite relation du divin et de l'humain dans les rapports avec Dieu » (Benoît XVI, 2010, n° 44). De plus, selon le mot de Paul Ricoeur, « le symbole donne à penser ». Cela est vrai en toutes cultures. Alors, la compréhension de la parabole exige nécessairement une interprétation.

Mais quelle méthode utiliser pour y parvenir ? Les biblistes africains utilisent diverses méthodologies, selon leur lieu de formation et selon leur

perspective. Mais tous s'ouvrent à une herméneutique contextuelle. C'est la perspective adoptée par l'Association Panafricaine des Exégètes Catholiques (Poucota, 2011, p. 79-81). Pour notre part, nous utiliserons de manière complémentaire les approches synchronique, diachronique, intertextuelle et contextuelle.

Notre propos comprendra quatre moments. Nous commencerons par l'analyse synchronique, présentant la parabole en elle-même. Ensuite, nous passerons à l'étude diachronique, avant d'en relever quelques accents théologiques et d'en proposer des lectures contextuelles.

Notre étude se fera à partir du texte grec. Nous n'en ferons pas la critique textuelle, parce que dans l'ensemble il est bien attesté. Sauf pour donner des précisions qui nous sembleront s'imposer, dans l'ensemble nous utiliserons la Traduction Œcuménique de la Bible, qui a servi de base à la réalisation de la Bible africaine et à ses commentaires contextualisés (La Bible africaine, 2015) :

11. Comme les gens écoutaient ces mots, Jésus ajouta une parabole parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'eux se figuraient que le Règne de Dieu allait se manifester sur-le-champ.

12 Il dit donc : « Un homme de haute naissance se rendit dans un pays lointain pour se faire investir de la royauté et revenir ensuite. ¹³ Il appela dix de ses serviteurs, leur distribua dix mines et leur dit : “Faites des affaires jusqu'à mon retour”. ¹⁴ Mais ses concitoyens le haïssaient et ils envoyèrent derrière lui une délégation pour dire: “Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous”. ¹⁵ Or, quand il revint après s'être fait investir de la royauté, il fit appeler devant lui ces serviteurs à qui il avait distribué l'argent, pour savoir quelles affaires chacun avait faites. ¹⁶ Le premier se présenta et dit: “Seigneur, ta mine a rapporté dix mines”. ¹⁷ Il lui dit: “C'est bien, bon serviteur, puisque tu as été fidèle dans une toute petite affaire, reçois autorité sur dix villes”. ¹⁸ Le second vint et dit: “Ta mine, Seigneur, a produit cinq mines”. ¹⁹ Il dit de même à celui-là: “Toi, sois à la tête de cinq villes”. ²⁰ Un autre vint et dit: “Seigneur, voici ta mine, je l'avais mise de côté dans un linge. ²¹ Car j'avais peur de toi parce que tu es un homme sévère : tu retires ce que tu n'as pas déposé et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé”. ²² Il lui dit: “C'est d'après tes propres paroles que je vais te juger, mauvais serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère, que je retire ce que je n'ai pas déposé et que je moissonne ce que je n'ai pas semé. ²³ Alors,

pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque ? À mon retour, je l'aurais repris avec un intérêt".²⁴ Puis il dit à ceux qui étaient là : "Retirez-lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a dix".²⁵ Ils lui dirent : "Seigneur, il a déjà dix mines !"

26 «Je vous le dis : à tout homme qui a, l'on donnera, mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré.²⁷ Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici et égorgez-les devant moi »

28 Sur ces mots, Jésus partit en avant pour monter à Jérusalem (Lc 19, 11-28 TOB).

1. La Parabole en question

1.1 Les frontières de Lc 19, 11-28

Pour connaître les frontières d'une parabole, nous avons deux écoles : l'une la limite au discours de Jésus ; l'autre y inclut l'introduction et la conclusion de la parabole.

Pour les tenants de la première approche, l'introduction et la conclusion relèvent de l'évangéliste. D'ailleurs, Luc commence souvent ces paraboles de manière abrupte, à nu. Ainsi, pour Camille Focant la parabole débiterait au v. 12 avec le verbe *eipen*, il dit (Focant, 2020, p. 183).

Mais, avec de nombreux critiques (Lambrecht, 1980, p. 213 ; De La Potterie, 1985, p. 613-641 ; Aletti, 1989, p. 309-332 ; Nolland, 1993, p. 909-910 ; Bovon, 2001, p. 247-266 ; Benoit/Boismard, 2005, p. 323), nous estimons que l'introduction fait partie de la parabole et est importante pour sa compréhension. Notre texte commence donc avec le participe à l'aoriste suivi de la conjonction *de* : *akouontôn de*. C'est une formule fréquemment utilisée par Luc pour introduire une nouvelle section. L'approche de Jérusalem et la fièvre eschatologique qui s'empare de certains permettent de comprendre la parabole.

Pour les critiques qui se limitent au discours de Jésus, la parabole s'arrête au v. 27 (la Bible de Jérusalem, Osty, Camille Focant). L'expression *kai tauta* du v. 28 marquerait le début d'une nouvelle section. Elle montrerait que la parabole de Jésus en elle-même est terminée, et que reprend le récit de l'évangéliste. Pour

les autres, ce verset est bien partie prenante de la parabole et en donne sens. En témoigne l'inclusion constituée par la thématique de Jérusalem (11//28). De plus, la formule *kai eipôn tauta* (19, 28) marque la fin de la section « de la Galilée à Jérusalem » (9, 51-19, 28). Sur le plan géographique, Jésus n'est pas encore dans la ville sainte. C'est au verset 29, qu'il y entre par Bethphagé et Béthanie, comme le montre la formule *kai egeneto*. En somme, les deux versets 11 et 28 constituent le cadre narratif et herméneutique de la parabole. Ils en assurent la cohérence. Tout se passe à l'approche de Jérusalem.

1.2 À l'approche de Jérusalem

Chez Luc, le ministère galiléen de Jésus est bref. Dès le chapitre 9, il entame sa descente vers Jérusalem, durant laquelle il entretient ses disciples sur l'existence croyante, l'amour de Dieu, sa personne, et sur la fin des temps.

La parabole des mines est la dernière péricope de cette section *de la Galilée à Jérusalem* (9, 51-19, 28), et plus précisément la sous-section, où il est question de la fin des temps (17, 11 - 19, 28). Elle englobe trois paraboles : celle du juge inique (18, 1-8), celle du pharisien et le publicain (18, 9-14) et celle des mines. Le discours eschatologique est actualisé (17, 20-21//17, 22-37), avec l'insistance sur l'engagement urgent. C'est bien cet aspect qui sert de cadre au texte.

Cette parabole est précédée de l'épisode de Zachée (19, 1-10), à Jéricho. Nous passons d'un récit à une parabole, de la figure d'un douanier repent à celle de serviteurs conviés à faire fructifier des biens à eux confiés. Dans les deux cas, nous sommes dans le contexte du *business*. Zachée fait des affaires profitant de manière malhonnête de son métier de douanier. Il se convertit à l'honnêteté et au partage. Dans notre parabole, les serviteurs doivent se battre pour faire fructifier les affaires.

La parabole des mines est suivie du récit de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. L'insistance sur l'aspect royal du maître et même sur sa brutalité prépare l'entrée royale dans la ville de David, où le roi-serviteur vivra sa passion et sa résurrection. Ce qui nous permet de mieux saisir le visage de Jésus présenté dans la parabole, en clair-obscur.

1.3 Maître et serviteurs

Dans les contes de chez nous, ce sont souvent des animaux qui sont mis en scène. Ils reflètent des situations de la vie courante. Dans la parabole des mines, Jésus nous parle d'un maître et de ses serviteurs.

Le maître est désigné par l'expression *anthôpos ti*. Ce qui pourrait se traduire par « un humain, ou un certain humain ». C'est un peu l'équivalent de la formule qui commence nos récits imagés : « il était une fois... ». L'évangéliste précise qu'il s'agit d'une personne de bonne ou haute naissance, *eugenès* en grec. Comme le suggère le terme *basileia*, royaume (19, 15), il est appelé à régner, à devenir roi (19, 27). Ce « prétendant à la royauté » a de nombreuses personnes à son service. À dix d'entre elles, il confie dix mines pour « faire des affaires ». Après son intronisation, il revient en maître et roi exigeant. Il règle les comptes économiques avec ses serviteurs.

Pendant l'absence du maître, deux d'entre eux se montrés entreprenants et efficaces. Ils sont dits *agathe doule*. L'adjectif *agathos* signifie bon au sens moral, ou simplement utile, profitable, productif, efficace. Nous traduisons par « ingénieux ». Ils reçoivent également les félicitations du maître. Le terme utilisé pour cela, *euge* (19, 17) est un hapax dans le Nouveau Testament, qui se traduit par très bien, bravo ! Nous le rendrons volontiers par « bravo, vraiment ! Pour les récompenser, le maître-roi donne au premier pouvoir administratif et politique (*euxousia*) sur 10 villes (19, 17). Le second aura autorité (*ginomai epanô*) sur cinq cités (19, 19).

Quant au troisième serviteur, il est dit *ponère doule* (19, 22). L'adjectif *ponèros* peut avoir le sens éthique de « mauvais », mais aussi l'acception matérielle de défectueux, inefficace. Or, ici, ce n'est pas la droiture morale du serviteur qui est en jeu, mais son manque de perspicacité dans les affaires. Il conviendrait de traduire par « serviteur inefficace ». Il est sévèrement sanctionné. On lui retire (*airô*) la mine qu'il n'a pas su faire fructifier. Pour le roi, il est inapte aux affaires.

Le nouveau roi règle également ses comptes politiques. Apparemment, il

n'était pas aimé de tous. Certains de ses compatriotes le haïssaient. Ils ne voulaient pas de lui. À son retour, il les fait exécuter, égorger et immoler comme des bêtes. En effet, propre à Luc et hapax dans le Nouveau Testament, le terme ici utilisé *katasphezô*, composé du verbe *sphazô* et de la préposition *kata* (19, 27) traduire une extrême et rare violence.

1.4 Organisation de la parabole

Dans ses paroles, Jésus utilise diverses scènes de la vie courante palestinienne. Ici, il part du monde des affaires et de son langage. Ainsi, le terme *mna*/mine, propre à Luc, revient abondamment dans le texte, tantôt au singulier (19, 16.18.19.20.24), tantôt au pluriel (19, 13.16.18.24.25). Ces mines sont confiées aux serviteurs, comme le suggère le verbe *didômi* qui peut signifier donner, concéder, confier, remettre, rendre, produire. Ici, nous avons le sens de confier. Il leur remet de l'argent (*to argurion*) pour le rentabiliser de manière pragmatique, selon l'expression proprement lucanienne *pragmateuô*, (19, 23). Il s'agit de réaliser des bénéfices (*diapragmateuomai*). Ce qui suppose du travail, de l'engagement comme le disent les verbes *prosergazomai* (19, 16) et *poieô* (16).

En d'autres termes, l'argent doit enfanter, donner « des petits ». C'est que montre le terme *tokos* qui vient du verbe *tiktô*, enfanter, produire. Ne dit-on pas que « l'argent doit faire des petits » ? Si on ne peut pas faire fructifier l'argent par son travail et son ingéniosité, alors, il faut le confier à la banque (*trameza*) qui produira des intérêts.

C'est essentiellement sur ces éléments actantiels et littéraires que s'organise la parabole des mines. Elle s'ouvre par la présentation de l'occasion de la parabole (v. 11). Puis, le passage se déploie en un récit imagé (12-25). Il laisse place à la morale de la parabole qui, ici, comprend deux éléments très contrastés : un appel à l'engagement (v. 26) et la critique de la violence (v. 27). La parabole se termine par la poursuite du voyage de Jésus à Jérusalem (v. 28). Pour François Bovon, nous avons ici une transition (Bovon, 2001, p. 250).

En somme, d'une part, la parabole met l'accent sur l'opposition entre deux catégories de serviteurs, en insistant non pas sur le négligent, mais sur les deux

ingénieux, et d'autre part, sur le contraste entre la violence du prétendant au trône et Jésus qui poursuit sa route vers Jérusalem. Ce que confirme la structure :

- Introduction : occasion de la parabole (11)
- Récit :
 - le maître part en voyage pour se faire introniser (12)
 - mission confiée aux serviteurs (13)
 - opposants au futur roi (14)
 - retour du maître/roi : compte-rendu (15-25)
 - 1 serviteur : compte-rendu et récompense (16-17)
 - 2 serviteur : compte-rendu et récompense (18-19)
 - 3° serviteur : compte-rendu et punition (20-25)
- Morale : appel à l'engagement (26)
 - critique de la violence (27).
- Conclusion : Jésus poursuit sa marche sur Jérusalem (28).

2 Une parabole à problèmes

2.1 Des talents aux mines

Si le texte lucanien est globalement bien attesté, nous avons néanmoins une parabole à problèmes. C'est qu'elle n'est pas propre à Luc. Nous en avons bref passage similaire en Mc 13, 34, qui se situe dans le même contexte eschatologique que Matthieu. Néanmoins, nous n'avons pas ici une parabole, mais une simple comparaison.

Nous trouvons également un écho de la parabole dans l'évangile apocryphe aux Nazaréens ou aux Hébreux. Ici, chacun des trois serviteurs se comporte de manière différente. Les auteurs identifient incompétence et débauche (Évangile aux Nazaréens, 18). Mais la ressemblance la plus forte est avec la parabole matthéenne des talents, la plus connue et qui a donné le terme talents pour parler des aptitudes ou compétences naturelles. Ce sont les témoins les plus anciens du texte parabolique. Les relations entre les deux textes ont été abondamment étudiées. Les deux passages se rejoignent particulièrement sur le point central des récits : le dialogue entre le serviteur inefficace et le maître, rapporté presque

dans les mêmes termes. Pourtant, on note des divergences entre les deux textes.

Ainsi, au niveau de la trame de l'histoire, la parabole de Matthieu parle simplement d'un homme qui part en voyage, à l'étranger (*apodèmeô*) et qui revient longtemps après. Chez Luc, il est question d'un homme de haute naissance qui va pour un pays lointain. Le nombre des serviteurs chez Matthieu est de trois, de dix chez Luc. Le chiffre a certainement été gonflé à cause du caractère royal du maître. Mais à son retour, trois seulement rendent compte de leurs activités. Chez Matthieu, on remet aux serviteurs des talents, chez Luc des mines. Dans le premier évangile, il est remis à chacun dix, cinq et un talent, selon ses capacités. Dans le troisième évangile, c'est une mine qui est remise à chacun. Mais le fruit est différent. La technique de cachette est également différente. Pour Matthieu, le serviteur inefficace enfouit l'argent sous terre, chez Luc, il le cache dans un mouchoir. Quant à la récompense, chez Matthieu, les serviteurs reçoivent beaucoup d'argent. Chez Luc, il leur est confié le gouvernement de villes. Enfin, dans le premier évangile, il n'est pas question d'ennemis du maître, on ne parlera pas non plus de leur exécution. En somme, s'il existe une réelle proximité narrative et sémantique entre les textes des deux évangélistes, la parabole des mines n'est celle des talents.

2.2 Des paraboles en une ?

Alors, comment Luc a-t-il composé sa parabole ? Des auteurs pensent que les deux paraboles sont indépendantes. Chacun l'aurait puisé dans sa propre source. En ce sens, la parabole des mines serait de bout en bout une composition de Luc. D'autres critiques estiment qu'il existait deux paraboles indépendantes, celle des mines (12-13 ; 15-26) et celle du prétendant à la royauté (12, 14, 17, 19, 27). Luc aurait fusionné les deux.

Mais pour la plupart des exégètes, malgré leurs divergences considérables, Matthieu et Luc ont puisé à la même source des *logia* (Q). Chacun l'aurait développée en y ajoutant son *sondergut*, son bien propre (S). Mais Luc prend beaucoup de libertés par rapport à la tradition commune, jusqu'à la mesure monétaire. Il faut 60 mines pour obtenir un talent. De même, l'augmentation du nombre de serviteurs chez Luc est rédactionnelle. En fait, il s'agit ici d'une

complexification de la parabole initiale, voire « un dérapage allégorique » (BOVON, 2001, p. 262). Cette complexification se situe particulièrement dans le remodelage de la figure du maître, devenu chez Luc un prétendant à la royauté, d'une rare violence.

2.3 Le prétendant à la royauté

En effet, le maître de sang royal des ennemis qui entendent empêcher son intronisation. Mais en vain. Il est tout de même intronisé. À son retour, il fait violemment réprimer les complotistes. Cette violence confirmerait-elle la réplique du troisième serviteur « Car j'avais peur de toi parce que tu es un homme sévère : tu retires ce que tu n'as pas déposé et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé » (19,21). Est-ce seulement l'avis d'un serviteur dépité et malveillant ? Ou la réalité ?

Rappelons que Luc se montre souvent fort soucieux de situer le salut de Dieu au creux de l'histoire profane. Ne s'inspirerait-il de l'intronisation d'Hérode Archélaüs, fils aîné d'Hérode le Grand ? Son père avait laissé un testament en sa faveur. À sa mort, Archélaüs fait un voyage à Rome pour faire confirmer ce testament, selon la procédure. Une délégation de Juifs et de Samaritains le suivit pour demander l'abolition de la royauté (Flavius Josephe, Antiquités juives, XVII, 206-249). Mais Rome le nommera quand même, pas roi, mais ethnarque d'Idumée, de Judée et de Samarie. Ses frères Philippe et Lysanias seront, de leur côté, établis tétrarques. Archélaüs a laissé le souvenir d'un souverain incapable de gouverner et de mettre de l'ordre dans ses territoires. Soupçonneux et irrespectueux, il est brutal et sanguinaire. Selon Flavius Josèphe Archélaüs « réunit en lui les vices les plus insupportables de tous les tyrans » (Flavius Josèphe, Antiquités juives, xii, 11). Lassés, les Juifs le dénoncent à Rome. Il est alors déposé en 6 et déporté en Gaule, à Vienne, où il meurt en 18. Il est remplacé par des préfets.

Ce remodelage de la figure initiale du maître par Luc n'est pas anodin. Il annonce la perspective théologique et christologique qu'il entend imprimer à la parabole.

2.4 La fièvre eschatologique

Le verset 11 du texte lucanien nous donne la raison de la parabole. Elle s'adresse à ceux qui pensent que le royaume de Dieu allait se manifester à l'instant, en lien avec son entrée prochaine à Jérusalem : « Comme les gens écoutaient ces mots, Jésus ajouta une parabole parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'eux se figuraient que le Règne de Dieu allait se manifester sur-le-champ » (Lc 19, 11).

Le lieu et le temps où Luc situe la parabole ne sont pas anodins. En effet, « Ville sainte, Jérusalem est dans l'espérance juive le lieu de la manifestation du Messie et de la résurrection des morts » (Bovon, 2001, p. 256). On comprend l'ambiance électrique à l'approche des fêtes pascales, au moment où de nombreux pèlerins venus de partout affluaient à la Ville sainte. On allait y commémorer les nombreuses libérations dont Dieu a gratifié son peuple au cours de son histoire, celle de la sortie d'Égypte, celle de la fin de l'exil babylonien, mais aussi la libération que tous croyaient proche, celle de l'emprise romaine. La semaine pascalle était l'occasion d'effervescences messianiques. L'armée romaine, d'habitude discrète à Jérusalem, y venait pour parer à toute éventualité, depuis l'Antonia, non loin du temple, où se tenait le gouverneur.

C'était le moment où les Juifs espéraient envers et contre tout que le messie allait venir les délivrer de la violence administrative, économique, sociale et militaire, et établir un monde de justice et de paix que les Romains ne pouvaient leur offrir. Certains voyaient en Jésus, ce messie dont ils rêvaient. C'est bien ce que traduit la réponse désespérée des deux disciples d'Emmaüs « Et nous qui espérons que c'était lui qui allait sauver Israël... ? » (Lc 24, 21). Peu à peu, les chrétiens se désolidariseront de ce messianisme politico-religieux, surtout après la chute de Jérusalem en 70. Mais, il est remplacé par la fièvre eschatologique. En effet, après Pâque, se pose au sein des communautés chrétiennes la question du retour de Jésus. Pour certains, ce retour est immédiat ; ils estiment même le voir de leur vivant. Ce qui suscite des spéculations sur la date de la parousie. Mais surtout, cela entraîne un désengagement, un relâchement.

Cette fièvre eschatologique s'intensifie dans les années 80, avec le débat sur la parousie. C'est la période à laquelle serait probablement écrit le troisième évangile. Les disciples de Paul (dont Luc ou son disciple) sont pris dans la tourmente du débat. Ils en font un large écho particulièrement dans la deuxième lettre aux Thessaloniciens, qui pour la plupart des critiques aujourd'hui, est deutéro-paulinienne (2 Th 2, 1-12 ; 2 Th 3, 6-12). L'auteur entend prévenir toute évasion du combat que les chrétiens doivent mener dans le monde en rappelant que l'espérance chrétienne est inséparable de la vigilance chrétienne, par le travail :

En effet, lorsque nous étions près de vous, nous vous donnions cet ordre : Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ! Or, nous entendons dire qu'il y en a parmi vous qui mènent une vie désordonnée, affairés sans rien faire. À ces gens-là, nous adressons dans le Seigneur Jésus Christ, cet ordre et cette exhortation : qu'ils travaillent dans le calme et qu'ils mangent le pain qu'ils auront eux-mêmes gagné (2 Th 3, 10-12).

3. S'investir pour le royaume

3.1 L'aventure du Royaume

Dans la tradition, la parole de l'ancêtre fondateur est transmise dans une fidélité créatrice, de génération en génération, « chacune ajoutant un nœud » au message initial pour l'actualiser et le rendre plus solide. De même, la démarche diachronique, qui enrichit la synchronique, suggère que la parabole initiale de Jésus a été reprise et enrichie par les communautés chrétiennes. Or, les diverses étapes de cette relecture sont parole de Dieu.

Pour retrouver le message initial de Jésus, notre ancêtre fondateur, nous pouvons nous laisser éclairer de la tradition rabbinique. Elle comporte de nombreuses paraboles sur le bien confié. La plus frappante est celle qu'on retrouvera dans le recueil homilétique du Seder Eliyahû Zûta II, d'un midrash haggadique (récit d'exhortation) sur les fondements du Judaïsme (la Torah, Israël, l'amour de Dieu...). Elle était connue à l'époque de Jésus. Elle parle d'un roi qui confia à ses deux serviteurs un bien. L'un le fait fructifier, le transforme, l'autre non. Le premier est actif, le second inactif. Le premier est inventif, le second sans créativité. Pour la tradition rabbinique, le bien confié, c'est la Torah,

don de Dieu à mettre quotidiennement en pratique. Jésus n'aurait-il pas repris la même parabole de manière différente pour inviter lui aussi les responsables juifs à fructifier le don de la Tora ? En ce sens, le serviteur « râleur » symboliserait les pratiquants de la tradition juive, strictement fidèles à la Loi, mais rechignant à aller plus loin.

En fait, Jésus va plus loin que la Loi. Dans ses paraboles, Jésus parle plutôt du royaume des cieux selon Matthieu ou du royaume de Dieu selon Luc. En fait pour lui, le bien confié à la personne humaine, c'est le Royaume symbolisé en Luc par les mines. Ce bien est don de Dieu, comme le montre la récurrence du verbe *didômi*. Mais ce don crée une responsabilité, celle de le faire fructifier, en prenant des risques, à l'image des deux serviteurs de la parabole (Benoît/Boismard, 2005, p. 326). C'est pourquoi, Luc les met en exergue, puisqu'il leur est donné de gérer des villes, et non seulement de l'argent comme c'est le cas en Matthieu.

Ainsi, si la Torah est à observer, le royaume est à construire dans une dynamique d'aventure que suggère la montée de Jésus vers Jérusalem qui couvre un tiers du troisième évangile. Après la résurrection, c'est également sur la route que les disciples d'Emmaüs découvrent véritablement la richesse du mystère du royaume et s'y engagent, quitte à ignorer la fatigue du jour et à se risquer dans la nuit. Comme eux, l'Église devra aller sur les chemins du monde, de Jérusalem aux extrémités de la terre.

En bref, le royaume n'est pas une sinécure, c'est une aventure qui suppose de quitter les frontières de ses préjugés, des normes et mesures établies. Le royaume comme les affaires demande de prendre des risques qui seuls permettent de porter du fruit. Jésus propose à ses frères d'aller plus loin que l'héritage des anciens, de larguer les amarres et d'accepter la transhumance dilatante d'avenir qu'il leur propose. Elle les conduira d'Israël à l'Église, et de l'Église aux extrémités de la terre, selon la dynamique proposée par les deux tomes lucaniens, l'évangile et le livre des Actes. C'est dans cette perspective que la plupart des Pères liront les deux paraboles des talents et des mines (Bovon, 2001, p. 263-265).

3.2 Une aventure avec Jésus le roi serviteur

Mais cette aventure nouvelle n'est possible qu'avec Jésus. Dans ses paraboles, il annonce le Père. Dans la relecture postpascale les paraboles se christologisent. À côté de la figure du Père, on met en exergue celle du Fils. Jésus est bien l'image du Père. Il révèle le Père. Il annonce son royaume. Ainsi, initialement, le maître de la parabole symbolise certainement Dieu le Père. Mais chez Matthieu, le Maître, c'est Jésus, le Seigneur ressuscité.

Chez Luc, cette christologisation est plus forte encore. Certes, le maître, c'est Jésus, mais il est roi. Ce qui évoque bien la royauté du Christ. Le voyage représente l'ascension que Luc rapporte avec beaucoup de détails (Lc 24, 50-53 ; Ac 1, 9.12). Le pays lointain, c'est le ciel, où Jésus est intronisé roi, glorifié par sa mort et sa résurrection. Il a été rejeté par les siens. Il reviendra comme roi pour juger. Comme le dit si bien Lambrecht :

L'allégorie est christologique. Elle résume les mystères passés du Christ et ouvre un aperçu sur son histoire future. Elle traite de ce qui est déjà accompli pour Jésus, mais surtout de ce qui s'accomplira à la fin des temps dans le jugement » (Lambrecht, 1980, p. 236).

Néanmoins, si en Matthieu, on peut lire facilement la figure de Jésus dans la symbolique du maître, en Luc, par contre, il est difficile d'ignorer le contraste entre Jésus, l'humble serviteur qui donne sa vie et le tyran de la parabole, avide de biens et de pouvoir et qui fait massacrer ses opposants. Certes, comme le note Camille Focant cette perspective « est en harmonie avec la conviction lucanienne que par son infidélité, Israël se dirige vers un jugement rigoureux bien illustré par la destruction de Jérusalem et de son temple [...] » (Focant, 2020, p. 192).

Pourtant, David E. Garland se demande si cet homme violent et haï de tous peut réellement représenter Jésus, qui ne punit pas, mais pardonne, surtout chez Luc l'évangéliste du pardon (Garland, 2011, p. 763). Il accorde son pardon à Zachée et, avant de mourir, à ses bourreaux (Lc 23, 34). En 19, 28 il poursuit sa route vers Jérusalem, où il sera une victime innocente de la violence brutale des responsables juifs et romains.

Luc nous donne-t-il pas ici une contre-image violente qui entend corriger

la notion de règne de Dieu, dont Jésus parle si souvent dans ses paraboles ? Pour David E. Garland, la parabole ne donne pas le parcours de Jésus ni un résumé ni une allégorie de l'histoire du salut. La pointe de la parabole ce n'est pas la différence entre les deux premiers serviteurs et le troisième, mais plutôt entre la figure du roi et Jésus tel qu'il va se présenter à partir du v. 29. Ce contraste est une critique d'un pouvoir qui opprime et écrase. D'ailleurs Zachée était lui aussi sous l'emprise romaine en volant son peuple. Il en est désormais libéré. Il a compris que le règne de Dieu est différent de celui des humains.

Contrairement à Garland, nous pensons que la parabole comporte deux pointes. C'est là sa complexité voulue par l'évangéliste. Celle qu'il relève en est une des deux. Il convient de la prendre en compte dans la perspective de notre étude. En effet, en compilant ses éléments historiques dans sa parabole, pour l'évangéliste, la pointe symbolique et théologique l'emporte ici sur l'aspect simplement historique. Archélaüs devient le paradigme de toutes les violences qui marquent le quotidien.

En effet, l'expérience habituelle du pouvoir, est celle de l'autoritarisme. Le règne de Dieu est présent au milieu de nous (Lc 17, 20), mais pas comme nous l'attendons, pas à la manière du pouvoir impérial, avec des armées, prêtes à brutaliser, à tuer. Les populations en avaient fait l'expérience, soit avec les rois soit avec les préfets romains soit avec les empereurs. Il convient donc de lire également la parabole comme une subtile subversion contre l'idéologie impériale romaine, mais aussi contre toutes les idéologies de pouvoir politique ou religieux. L'épisode des disciples se disputant le pouvoir, juste après la Cène et avant la passion (22, 24-27) montre bien que l'autoritarisme avec toutes ses violences guette les communautés chrétiennes elles-mêmes (La parabole invite se mettre à la suite de Celui qui est venu pour servir et donner sa vie.

Ce que confirme le contexte subséquent. Jésus roi est accueilli triomphalement, non par les responsables politiques ou religieux, mais par les foules anonymes. D'ailleurs, il n'est pas assis sur les chevaux des conquérants ni sur les chars des puissants du monde. Il est monté sur un petit d'âne, le moyen de transport des pauvres, des petits, des fragiles. Luc s'inspire ici du deutéro-Zacharie qui annonce un leader qui n'est pas jonché sur des chars militaires, mais

modestement assis sur le petit d'un âne :

Exulte avec force, fille de Sion ! Crie de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi : il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse. Il retranchera d'Ephraïm la charrerie et de Jérusalem les chevaux ; l'arc de guerre sera retranché, il annoncera la paix aux nations » (Za 9, 9 – 10).

3.3 Les chrétiens serviteurs du royaume

Les serviteurs de la parabole figurent les chrétiens. Pendant le temps d'absence du maître, les chrétiens n'ont pas à rester les yeux rivés au ciel, attendant la parousie (Ac 1, 10). Ils doivent s'atteler à faire fructifier les dons que le maître leur a confiés. Le Seigneur félicite ceux qui sont engagés. Il les encourage en leur donnant même ce qu'avait le serviteur paresseux. Le maître n'est pas injuste, mais il stimule ainsi celui qui s'est donné de la peine. Chez Luc, contrairement à Matthieu, le maître donne explicitement l'ordre de faire fructifier les mines. Le troisième serviteur est donc pris en flagrant délit de désobéissance. Ce qui est grave, quand on sait l'importance de la parénèse chez Luc. En outre, le troisième serviteur aurait agi avec beaucoup de légèreté. Non seulement il allègue de mauvaises excuses, des prétextes pour ne rien faire, témoignant d'une prudence inquiète. Mais encore il a simplement mis l'argent dans un mouchoir, manquant à la plus élémentaire prudence. En effet, selon Jérémias, enterrer (Mt 25, 18) était considéré dans le droit rabbinique comme la plus sûre protection contre les voleurs : celui qui mettait en terre, en le recevant, un gage ou un dépôt, était dégagé de toute responsabilité civile. En revanche, celui qui mettait l'argent dans un linge était civilement responsable de sa protection, étant donnée l'insuffisance des précautions prises (Jeremias, 1962, p. 97-98, note 48).

De plus, contrairement à Matthieu, chez Luc les deux serviteurs reçoivent la même somme à faire fructifier, mais les bénéfices acquis sont différents : 10 mines pour l'un et cinq mines pour l'autre. Le maître ne semble pas s'en offusquer : à chacun selon ses forces. L'important c'est de s'être investi. Enfin, chez Luc, le bien confié, la mine est inférieure au talent, il est minime. Le plus important c'est une fois de plus, de s'investir dans la construction du royaume, avec le peu que l'on a et ce que l'on est. Comment ne pas se souvenir de la parabole de l'intendant habile ; « celui qui est digne de confiance pour une petite affaire est

digne de confiance aussi dans les grandes » (Lc 16, 10). Mais la construction du royaume ne peut-elle pas se transformer en lutte fratricide, égoïste, où la concurrence féroce, dans un monde rapace ?

L'épisode de Zachée, au contexte antécédent, complète l'enseignement de Jésus. Notons que l'épisode se déroule à Jéricho où Archelaüs avait construit un palais somptueux. Zachée en effet le paradigme de celui qui s'est battu pour se faire une place dans la société, une fortune, profitant de sa fonction. Il était prêt à tous les coups tordus pour s'enrichir, sacrifiant son peuple en s'enrichissant sur son dos et en collaborant avec l'envahisseur. Il avait accepté de ne plus être considéré comme un fils d'Abraham. En rencontrant Jésus, il sort de l'affairisme égoïste. Il avait travaillé dur, certes, pour s'enrichir lui-même, se refermer sur ses biens, probablement avec sa famille. La rencontre avec Jésus l'ouvre au partage qui le libère totalement. Il réalise ainsi sa vocation de fils d'Abraham, en vivant désormais des exigences éthiques et concrètes de la filiation abrahamique (Lc 3, 7-14). En effet, devenir fils d'Abraham c'est imiter la générosité du patriarche. Pour la tradition rabbinique, elle se traduit concrètement par son sens du partage, de l'hospitalité, de la solidarité concrète avec tous, sans discrimination aucune :

Le juste (Abraham) faisait preuve d'une parfaite hospitalité. Il avait planté une tente au carrefour du chêne de Mambré, et il accueillait tout un chacun, riches et pauvres, rois et chefs, estropiés et impotents, amis et étrangers, voisins et voyageurs [...] (Caquot/Philonenko, 1987, p. 1655-1656).

3.4 Le déjà, mais pas encore

Dans sa parabole, Matthieu met en garde contre la grande vague de fièvre eschatologique. Mais Luc est plus radical encore en raison du contexte de sa communauté. La parousie n'est pas pour tout de suite. L'image du pays lointain le montre bien. Luc propose une déseschatologisation (19, 11). Le maître, à son retour, récompensera abondamment. Mais il punira également avec sévérité. D'où l'importance de prendre au sérieux ce que l'on fait. L'agitation sur la date de la parousie n'a aucun intérêt. Ce qui importe, c'est d'être les témoins de Jésus (Ac 1, 6-8). Pour Luc, dans le contexte de ses communautés et attentif aux réalités socio-économiques, c'est dans l'aujourd'hui, qu'il faut faire fructifier le royaume, en attendant sa croissance totale aux temps eschatologiques. La Parousie a du

retard. Il faut utiliser ce temps de manière active.

Pourtant, comme le relève Lambrecht, Luc ne supprime pas la perspective eschatologique (Lambrecht, 2000, p. 390). La rencontre finale avec Jésus à son retour, on aimerait bien s'entendre dire « bon et fidèle serviteur ». D'ailleurs, avant de mourir, Jésus promet le paradis au « bon larron » (23, 41).

L'eschatologie insuffle du dynamisme à l'engagement présent. Elle n'est pas une fuite. Elle nous maintient en tension permanente. Elle nous évite de donner un label d'éternité à des victoires provisoires et de nous assoupir. Elle nous convie à reprendre sans cesse le combat et la marche jusqu'à la Jérusalem céleste. La Jérusalem d'en bas est un lieu important, mais provisoire. Il convient de vivre dans le déjà, mais pas encore. À l'image des premiers chrétiens qui, en chantant *Maranatha*, célébraient le Seigneur qui est déjà venu (*maran atha*) et leur attente active du Seigneur qui reviendra (*marana tha*).

4. L'aujourd'hui africain de la parabole des mines

4.1 Une parabole qui renouvelle notre sagesse

En Afrique, les paraboles évangéliques sont prisées dans la prédication et la catéchèse. Paul Buetubela s'y est passionnément intéressé en proposant une lecture africaine fondée sur le symbolisme. Sans exclure la quête du *sitz im leben* qui a porté et conservé les paroles de Jésus, son travail exégétique se caractérise par une approche littéraire et contextuelle, une analyse syntaxique et lexicale rigoureuse du langage parabolique :

L'interprétation ne peut donc ignorer le support culturel des mots utilisés. La recherche exégétique entreprise en Afrique s'oriente dans cette direction ; le choix des thèses et l'attention portée à la langue et au langage des écrits bibliques visent essentiellement à dévoiler la part culturelle du texte biblique et à rendre ce texte compréhensible au lecteur africain (Buetubela, 1989, p. 239).

Cette approche insiste sur la culture, elle « qui permet aux peuples de conserver leur identité spécifique » (Ahoua, 2022, p. 264). Cette insistance sur la culture fut liée à l'accélération de l'histoire africaine (Mweze, 1997, p. 434, note 10) suscitée par le mouvement de la négritude, avec le Martiniquais Aimé

Césaire, le Guyanais Léon Gontran et le sénégalais Léopold Sédar Senghor. Ce courant va impacter la théologie africaine des temps modernes reposant sur une lecture nègre de la Bible (Bajeux, 2006 ; Mveng/Werblowsky, 2013). Cette une théologie de l'inculturation. Elle prend en compte la culture africaine, avec ses religions et sa sagesse africaine. Celle-ci sert essentiellement à enseigner, à éduquer. Elle a une valeur morale très accentuée. Comme toutes les sagesse, elle est plutôt atemporelle.

Or, dans sa complexité, la parabole lucanienne des mines provoque la sagesse africaine à être plus provocatrice, à s'enraciner dans l'histoire, celle de Jésus, celle des communautés chrétiennes, celle d'aujourd'hui. En effet, les Paraboles nous introduisent dans le monde du quotidien de la Palestine de l'époque, avec ses réalités : sociales, économiques, politiques, culturelles, religieuses. Les symboles issus du quotidien permettent aux auditeurs de mieux comprendre le message à eux transmis. Les paraboles permettent donc aux auditeurs de rester coller au vécu quotidien de la Palestine de l'époque de Jésus, du monde gréco-romain du temps de la communauté de Luc, de notre continent aujourd'hui.

Le langage parabolique nous met en route, sur le chemin du royaume, suivant en cela le proverbe africain « ce sont ceux qui se lèvent qui arrivent au but ». Cette mise en branle exclut la gestion pure et simple des règles établies. Elle est le lieu où s'exprime la double passion pour le Dieu de Jésus-Christ et pour le peuple auquel on est envoyé. C'est ainsi que le cardinal Joseph Malula a compris et vécu l'inculturation, qui a profondément structuré sa personne, son engagement et ses repères :

À travers ses œuvres, le Cardinal Malula voulait transmettre un message. Il voulait entraîner ses compatriotes à apprécier et à cultiver les valeurs chrétiennes au sein de la culture africaine, dans les familles, dans la vie des quartiers, au travail, bref dans tous les milieux de vie. Les valeurs culturelles africaines étaient en effet pour lui le fondement obligé de tout développement (Saint Moulin de, 1997, p. 206).

4.2 Une parabole subversive

La sagesse africaine exerce sa fonction critique par la dérision. La parabole des mines lui donne une note plus subversive encore. En effet, en introduisant

dans son texte la figure quelque peu sulfureuse du prétendant à la royauté, Luc dénonce le système d'exploitation et de violence que représente la figure de ce roi, comme contraire à tout véritable service.

Alors, la parabole n'évoque-t-elle pas une Afrique de violence, signe de désintégration d'entités politiques nées de la colonisation ou des rivalités au sujet des ressources naturelles et des espaces géographiques, dont s'accaparent les prédateurs locaux et internationaux au prix du sang des populations. C'est avec raison que le deuxième synode africain a tenu à se pencher sur la question (Benoît Xvi, 2011).

Alors, de manière toute particulière, la parabole des mines révèle le caractère subversif de la parabole évangélique (Herzog, 1993). Elle n'introduit pas de violence, mais elle révèle des conflits existants, latents, et les prévient et les dénonce. De plus, le royaume qu'annonce la parabole est en tension et nous met en tension. Elle bouscule et renverse. Le langage parabolique, parce qu'imagé permet de souligner ce caractère subversif, par rapport aux rapports sociaux, aux rapports avec Dieu, au royaume que Jésus annonce. Ce qui rejoint bien la définition du terme *subversion*. Du latin *subversio*, il signifie bouleversement des idées et des valeurs reçues, renversement de l'ordre établi, surtout dans le domaine politique.

La parabole ne nous ouvre-t-elle pas à la démarche de la théologie africaine de la libération (Poucoute, 2017) sous ses différents aspects : la lutte contre l'apartheid (Nolan, 1991), l'appauvrissement anthropologique de l'Africain (Lipawing/Mveng, 1996); la misère socio-économique (Éla, 2004), l'autoritarisme masculin (Ngalula Tshianda, 2005). Dans un continent au quotidien défiguré par une forte désespérance, la libération est combat pour la vie (Kä Mana, 2000 ; Poucoute, 2005 ; Soede, 2006).

4.3 De l'illusion à l'engagement

En plaçant la parabole des mines au terme du voyage vers Jérusalem, Luc en donne une forte portée herméneutique. En effet, le motif de la parabole, c'est l'interrogation sur le sens de l'histoire, portée par la ville symbolique de

Jérusalem, et qui suscite des agitations diverses (Lc 19, 11). Alors, Luc demande aux chrétiens de quitter les illusions. Il tempère l'eschatologisation, mais ne la supprime pas. Elle est inhérente à la foi chrétienne. L'investissement dans la construction du royaume est une œuvre permanente, jamais accomplie une fois pour toutes.

On comprend les remarques pertinentes du philosophe et théologien Kä Mana. Pour lui, les théologies de l'inculturation et de la libération peuvent devenir des gadgets idéologiques de plus, si l'on ne les situe pas dans une dynamique provisoire et si on ne prend pas en compte les quêtes de sens des populations d'une Afrique déboussolée (Kä Mana, 1991).

En effet, pour s'arrimer à l'histoire universelle, dans les années 1990, de nombreux pays d'Afrique francophones avaient initié des Conférences nationales dites souveraines (Eboussi Boulaga, 1993). Il s'agissait d'une volonté de reprise d'initiative par les peuples. Cette renaissance politique s'accompagnait du réveil de trois grandes forces sociales, souvent marginalisées : les femmes, les jeunes et la société civile.

Malheureusement, après des années d'euphorie, c'est la désillusion dans maintes régions du continent. Sournement, les dictatures ont tendance à revenir, sous la forme de régimes dynastiques ou militaires. Le sort des femmes reste encore précaire, surtout dans les zones de conflits. La jeunesse est frappée de manière particulière par l'urbanisation et le chômage. La société civile a du mal à résister aux pouvoirs et aux partis politiques. La gabegie et la corruption continuent à gangréner les structures et les personnes. L'Église, elle, se cherche également.

Désillusionnés, beaucoup se tournent vers la religion. Cette vogue du religieux se traduit par la multiplication des Nouveaux Mouvements Religieux, ceux venus d'ailleurs ou ceux nés en Afrique, en marge des Églises protestantes et catholiques. Ils entendent combler le vide laissé par les Églises traditionnelles et les idéologies politiques. La déstructuration de la société amène à s'accrocher à ces groupes qui proposent sécurité et bonheur. Il en est qui sollicitent l'islam ou les spiritualités asiatiques.

Mais, aujourd'hui, beaucoup rejettent aussi bien les idéologies marxisantes, que le christianisme et l'Islam considérés comme des religions importées et destructrices du génie socio-religieux africain. Ils entendent rejoindre les religions traditionnelles et pharaoniques, dans une sorte de néo-négritude plus radicale que la première. Toutes ces quêtes légitimes peuvent enfermer dans des illusions que Luc demande de quitter pour vivre dans la persévérance et à la ténacité des hommes et femmes d'affaires. Pour Kă Mana, il s'agit :

de transformer les mythes qui nous font rêver en problèmes qui nous font réfléchir, convertir les problèmes qui nous font réfléchir en énergies qui nous font agir, changer les énergies qui nous font agir en nouvelles raisons de vivre et de mourir, en nouveaux motifs d'espérer et de croire, fondamentalement (Kă Mana, 1991, p. 14).

4.4 Jésus, parabole du Père

Pour Luc, seul le Christ peut nous maintenir dans cette dynamique. Dans la parabole, les serviteurs qui se sont montrés responsables durant le séjour lointain de leur maître, sont loués pour leur foi et leur fidélité, comme le suggère le sens théologique et éthique du grec *pistos*. De même les chrétiens passionnés pour le royaume se montrent responsables dans leur engagement et de leur attachement au Christ, qui est l'aboutissement de l'Ancien Testament et de l'histoire universelle. En Lui, toute la quête humaine trouve son sens. Il est alors l'aboutissement des chemins de christologie africaine.

Le cheminement christologique africain a des contours riches et variés. En effet, des théologiens prônent une christologie existentielle, arrimée aux réalités quotidiennes, essentiellement socio-économiques du continent (Kabasele / Dore/Luneau, 2001). D'autres s'intéressent aux titres attribués à Jésus, comme celui de chef qui désigne tout responsable. Le roi est dit chef par excellence ou grand chef ou encore chef des chefs. Pour les chrétiens, Jésus est non seulement le chef des chefs, il est le fils de Dieu.

Pourtant, ce Jésus se présente comme un chef serviteur qui meurt misérablement sur la croix, en dehors de la ville, comme un rejeté de Dieu. Il est donc bien différent du roi de la parabole. Il réalise ainsi la figure du serviteur souffrant que Luc convoque lors de deux catéchèses ambulantes : celle de Jésus

aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs ; celle de Philippe au chancelier éthiopien. Jésus est le leader serviteur qui se donne jusqu'à la mort pour faire germer la fraternité, la justice et l'espérance en nous et autour de nous. N'est – il pas le paradigme de chefs administratifs, socio – politiques et religieux dont rêvent aujourd'hui nos pays et nos Églises en Afrique ?

Lors de la profession de foi de Pierre à Césarée de Philippe, alors que les foules s'égarent en conjectures sur son compte et s'écarte de plus de plus de lui, ses disciples reconnaissent de façon explicite qu'il est le Messie de Dieu. De manière particulière, Luc note que c'est dans un climat de prière que Pierre proclame la foi de l'Eglise (Lc 9, 18).

« Lorsque tu as perdu ton chemin, reviens au carrefour d'où tu es parti », dit le proverbe. Dans la forêt de multiples propositions de sens, comme à l'époque de Luc et à la nôtre, l'on peut perdre ses repères. Les chrétiens ne peuvent les retrouver qu'en arrimant dans la foi et la prière à Celui qui est le sens de leur existence, le Messie de Dieu, leur Seigneur. On comprend la très nette christologisation de la parabole lucanienne, pour sa communauté et pour nous. Plus qu'en Matthieu, en Luc Jésus se présente comme la parabole du Père.

Conclusion : Oser l'inventivité

En somme, le langage parabolique nous donne de pratiquer la littérature orale de plus en plus négligée au profit d'une culture coloniale, comme le note L. Bissila :

L'un des héritages de l'herméneutique coloniale est le remplacement de l'approche narrative, largement répandue en Afrique, en Asie et en Amérique latine par le mode d'interprétation historico-critique. Dans ces régions du monde, la récitation, la répétition et la mémorisation occupent une place de choix. Mais en introduisant les méthodes dites historico-critiques, l'herméneutique coloniale réussit à éclipser les voies allégoriques, symboliques, figuratives et métaphoriques de l'appropriation du texte (Bissila, 2007, p. 28).

Le langage parabolique est large et plastique. C'est pourquoi, l'aspect insolite de la parabole des mines convient à poser un autre regard sur le vécu, le nôtre, celui de nos familles, de nos communautés, celui du continent. Parce qu'elle touche l'intellect, l'émotionnel et l'affectif, la parabole invite à un

changement dans toutes ses dimensions. Elle nous convie à quitter nos agitations fébriles et à nous convertir, à prendre position, à réorganiser notre vie, nos priorités, nos options. En ce sens, la parabole des mines provoque l'Afrique à l'inventivité des serviteurs ingénieux (Santedi, 2003). Elle nous convie à sortir de nos apathies, car en Jésus, nous sommes des partenaires de Dieu, coresponsables de notre présent et de notre avenir.

Mais cela n'encourage-t-il pas la spiritualité et l'éthique de la prospérité qui font peu de cas de la croix. Elle germe dans un contexte socio-économique et sanitaire délétère (Ngalula, 2007 ;Ekujwuru, 2011). La figure violente du prétendant à la royauté nous montre le sens chrétien de cette inventivité. Il ne s'agit pas de l'affairisme rapace prêt à cannibaliser les autres, prêt à la violence la plus féroce pour défendre ses intérêts ou ceux des siens. Avec Jésus-Christ, le roi-serviteur, nous marchons au cœur d'une histoire labourée de violences et d'injustices, mais pour y dévoiler l'espérance que suscitent tant de possibilités et de résiliences. Il invite à une aventure intellectuelle et existentielle où l'on s'investit au service de tous les autres, avec la passion, l'empathie et le désintéressement de « serviteurs inutiles » (Lc 17, 10). La dynamique de l'inventivité, c'est d'abord celle de la conversion qui se traduit par le don total de soi, à la suite de Jésus, dont la royauté éclate dans sa mort, sa résurrection et son ascension. C'est pourquoi, nous devons nécessairement nous arrimer au Christ, la source de toute véritable créativité. N'est-ce pas à cet engagement (au sens militaire du terme) que nous convie avec force Benoît XVI dans *Africae Munus* (Benoît xvi, 2010, 1) ?

RÉFÉRENCES

AHOUA, Raymond. **La fraternité**. Ce que je crois. Ce que je vois. 2^{ème} édition. Abidjan : Paulines, 2022.

ALETTI, Jean-Noël. Paraboles des mines et/ou Parabole du roi. Lc 19, 11-28. Remarques sur l'écriture parabolique de Luc. In : DELORME, Jean. **Les Paraboles évangéliques**. Perspectives nouvelles. Congress de l'ACFEB, Paris : Cerf, 1989, p. 309-332.

BAJEUX, Jean-Claude. Mentalité noire et mentalité biblique. In: SANTEDI KINKUPU, Léonard; BISSAINTHE Gérard; HEBGA Meinrad (dir.). **Des Prêtres noirs s'interrogent**. Paris : Cerf, 1956. Nouvelle édition : Des prêtres noirs s'interrogent. Cinquante après. Paris : Karthala/Présence Africaine, 2006, p. 57-82.

BAUMANN, Maurice. Les Paraboles et le langage du changement. **Études**

Théologiques et Religieuses, 68/2, p. 185-202, 1993.

BENOIT XVI. Exhortation post-synodale Africae Munus. Benin, Ouidah, 2011.

BENOIT XVI. Exhortation post-synodale Verbum Domini. Rome, 2010.

BENOÎT, Pierre ; BOISMARD, Marie-Émile. **Synopse des quatre évangiles**, II. Paris : Cerf, 2005.

BISSILA MBILA, Louison. Herméneutique de la Bible en contexte africain : Omnes Gentes (éd.). Bible et liturgie en Afrique. Abidjan, **Revue de l'Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest**, 31, 2007, p. 13-50.

BOVON François. **L'évangile selon saint Luc 15, 1-19, 27**, IIIc. Genève : Labor et Fides, 2001.

BUETUBELA BALEMBO, Paul. Lecture africaine de la Bible. Essai sur l'exégèse symbolique de Lc 15, 1-32. In : **Semaines Théologiques de Kinshasa**. Théologie africaine. Bilan et perspectives. Actes de la 17^e semaine théologique de Kinshasa. 2-8 avril 1989. Kinshasa : Facultés Catholique de Kinshasa, 1989, p. 231-239,.

KABASELE, François ; DORE, Joseph ; LUNEAU, René. **Chemins de christologie africaine**. 2^{ème} édition. Paris : Desclée, 2001.

CAQUOT, André ; PHILONENKO, Marc (éd). **La Bible**. Écrits intertestamentaires. Paris : Gallimard, 1987.

DE LA POTTERIE, Ignace. **La Parabole du Prétendant à la Royauté (Lc 19, 11-28)** : À cause de l'évangile. Mélanges Jacques Dupont. Paris : Cerf, 1985, p. 613-641.

ÉBOUSSI BOULAGA, Fabien. **Les Conférences Nationales en Afrique Noire**. Paris: Karthala, 1993.

ÉKWUJURU Stanislaus. The wisdom of the cross (1 Cor 1:18-2: 16): An affront to the emergent preference for prosperity gospel in Africa. **Africa tomorrow**, 13, Morogoro, 2011, p. 73-100.

ÉLA, Jean-Marc. **Repenser la théologie africaine**. Le Dieu qui libère. Paris : Karthala, 2004.

FOCANT, Camille. **Les paraboles évangéliques**. Nouveauté de Dieu et nouveauté de vie. Paris: Cerf, 2020.

GARLAND, David E. **Luke (3)**. Zondervan Exegetical Commentary on the New Testament. Grand Rapids MI: Zondervan, 2011.

HERZOG II, William R. **Parables as Subversive Speech, Jesus as Pedagogue of the Oppressed**. Louisville: Westminster/John Knox Press, 1994.

JEREMIAS, Joachim. **Les Paraboles de Jésus**. Le Puy: Ed. Xavier Mappus, 1962.

KA MANA. **L'Afrique va-t-elle mourir ?** Paris : Cerf, 1991.

KA MANA. **La nouvelle évangélisation en Afrique**. Paris ; Yaoundé : Karthala ; Clé, 2000.

LA BIBLE AFRICAINE. Kinshasa : Paulines, 2015.

LAMBRECHT, Jan. **Tandis qu'il nous parlait**. Introduction aux Paraboles. Paris : Lethielleux, 1980.

LAMBRECHT, Jan. **La parabola del prete al trono (Lc 19, 11-27)**. Ettore Franco, *Mysterium regni ministerium verbi*. Bologna: Edizione Dehoniane, 2000, p. 379-390.

LIPAWING, B-L.; MVENG, Engelbert. **Théologie, libération et cultures africaines**. Paris ; Yaoundé : Présence Africaine ; CLE, 1996.

MARGUERAT, Daniel (éd.). **Introduction au Nouveau Testament**. 4^{ème} édition. Genève : Labor et Fides, 2008.

MVENG, Engelbert; WERBLOWSKY, R.J.Z. (éd.). **Black Africa and the Bible ; L'Afrique noire et la Bible**. 2^{ème} édition. Yaoundé : PUCAC, 2013.

MWEZE, NKINGI. Condition humaine et vie future. : In : Religions traditionnelles africaines et projet de société. **Actes du cinquième Colloque International du C.E.R.A**. Kinshasa : Facultés Catholiques de Kinshasa, 1997, p. 431-435.

NGALULA TSHIANDA, Josée. Dieu dénonce et condamne les violences faites aux femmes. Kinshasa : Mont Sinaï, 2005.

NGALULA, Josée. Lectures africaines de la Bible et théologie de la prospérité au sein des Églises de réveil. Approche traductologique. BOSCO, Jean (éd.). **Actes du neuvième congrès de l'Association panafricaine des Exégètes catholiques**. Pauvreté et richesse dans la Bible. Matand Bulembat, 2007, p. 23-38.

NOLAN, Albert. **Dieu en Afrique du sud**. Paris: Cerf, 1991.

NOLLAND, John. Word Biblical Commentary Vol. 35c, Luke 18:35-24:53. Dallas: Word Books, 1993.

POUCOUTA, Paulin. **Et la vie s'est faite chair**. Lecture du quatrième évangile. Paris : L'Harmattan, 2005.

POUCOUTA, Paulin. **Quand la Parole de Dieu visite l'Afrique**. Lecture africaine de la Bible. Paris : Karthala, 2011.

POUCOUTA, Paulin. Théologies de la libération en Afrique subsaharienne, In : CHEZA, Maurice ; MARTINEZ, Luis Saavedra ; SAUVAGE, Pierre (dir). **Dictionnaire historique de la théologie de la libération**. Bruxelles : Lessius, 2017, p. 35-39.

SAINT MOULIN (de), Léon. **Œuvres complètes du Cardinal Malula**. vol. 7 : textes concernant la famille. Théâtre et chants. Kinshasa : Facultés catholiques de Kinshasa, 1997.

SANTEDI KINPUPU, Léonard. **Dogme et inculturation en Afrique**. Perspective

d'une théologie de l'invention. Paris : Karthala, 2003.

SOEDE, Nathanaël (éd). **Afrique de la mort**. Afrique de la vie. Abidjan: RUCAO, 28, 2006.

VESCO Jean-Luc. **Jérusalem et son prophète**. Paris : Cerf, 1988.